

—Ça n'a pas de bon sens, ces niaiseries-là ! Je me fiche pas mal du numéro ! Dépêche-toi.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons les numéros des voitures de place ne se trouvaient point appliqués sur les lanternes en chiffres de métal, ils étaient peints en blanc sur les caisses brunes, et en noir sur les caisses jaunes.

Le fiacre de Pierre Lorient était brun.

Terremonde exhiba son papier noir et sa colle et recouvrit les numéros.

Ce fut l'affaire d'une minute.

Pendant ce temps Dubief retirait au cheval sa *musette* à avoine et rattachait le mors.

—Monte, dit-il à Terremonde quand il eut achevé, et surtout pas de bruit en fermant la portière.

Il s'élança sur le siège et prit les guides.

Terremonde était déjà dans le fiacre.

Le cheval, tenu en main par Dubief, se mit en marche doucement et c'est à peine si les sabots résonnèrent sur le pavé boueux.

A vingt pas du cabaret, Dubief jeta un coup d'œil en arrière, et voyant que personne ne sortait de la boutique, rendit la main et cingla d'un vigoureux coup de fouet les flancs de *Milord*.

Milord n'avait point l'habitude d'être ainsi malmené sans motifs. Il obéissait à la voix de Lorient qui tenait à son fouet comme à un insigne honorable, mais s'en servait le plus rarement possible.

Le cheval surpris fit un bon et partit à fond de train.

—Cré coquin ! pensa Dubief. Nous sommes emballés ! Le rossard a du vice !

Il parvint cependant au bout de quelques secondes à réprimer l'excès de fougue de Milord, qui prit le grand trot.

Le cocher improvisé fit un assez long détour et gagna la rue de Rennes.

Les aiguilles du chemin de fer marquaient sur le cadran lumineux dix heures moins trois minutes.

A dix heures précises, le fiacre volé à Pierre Lorient s'arrêtait, rue Notre-Dame-des-Champs, en face de la maison portant le n° 19.

Dubief sauta vivement en bas de son siège et dit à Terremonde qui sortait de la voiture :

—Mets-toi à la tête du cheval pour qu'il ne bouge pas, et sitôt que tu m'entendras descendre les escaliers, réintègre-toi dans la guimbarde... Surtout n'oublie pas les recommandations du *patron*... Des égards avec la petite... beaucoup d'égards...

—Sois paisible... on est galant homme...

Dubief se dirigea vers la porte et la trouva fermée.

Il sonna. La concierge tira le cordon et demanda au prétendu cocher qui se dirigeait vers l'escalier :

—Où donc vous allez comme ça ?

—Au troisième, la porte en face... répondit Dubief, chez mam'zelle Berthe Monestier...

—De quelle part ?

—De la part de M. René Moulin... pour la conduire à...

—Suffit... Montez...

Le misérable ne se le fit pas répéter deux fois. Il gravit l'escalier comme un homme qui monte à l'assaut, et parvenu au troisième étage il sonna à la porte située en face de lui !...

Cette porte s'ouvrit aussitôt ; Berthe parut, le chapeau sur la tête et le visage caché sous un voile épais.

La jeune fille, sachant que René l'enverrait prendre vers dix heures, s'était habillée d'avance.

Elle attendait, prêtant l'oreille aux bruits de la rue. Elle avait entendu la voiture s'arrêter, un pas rapide ébranler l'escalier, et, quoiqu'il ne fût pas encore dix heures et demie, elle était prête à partir.

Un funeste hasard se faisait complice du crime préparé et payé par le policier Théfer pour le compte de Georges de la Tour-Vaudieu !

Dubief n'eut pas besoin de donner une seule explication.

L'orpheline parla pour lui.

—Vous venez de la part de M. René Moulin, n'est-ce pas ? lui dit-elle en le prenant grâce à son déguisement, pour un vrai cocher.

—Oui, mam'zelle... répliqua-t-il un peu surpris de se voir attendu. Je viens vous chercher, et

j'ai à vous remettre ceci, pour preuve que j'ai commission de vous conduire...

En même temps il tendait à Berthe le billet écrit par Théfer.

—Je sais... je sais... fit la jeune fille sans s'occuper de ce billet. Descendez, j'éteins ma lumière, je ferme ma porte et je vous rejoins...

—Bien, mam'zelle...

Dubief descendit en se disant :

—A ça ! mais, nom d'un petit bonhomme, ça marche comme sur des roulettes que c'est à n'y croire ! Elle m'attendait ! Elle a prononcé elle-même le nom de l'homme qui est supposé l'envoyer prendre ici ! Le patron aura arrangé tout ça d'avance... C'est un rude malin, le patron !

Et il remit dans sa poche le billet de Théfer.

LXIV

Dubief sortit de la maison et arriva sur le trottoir.

—Eh bien ? lui demanda Terremonde.

—Vite, reprends ta place... Elle me suit...

Terremonde sauta dans le fiacre dont la portière restait ouverte.

Presque en même temps Berthe parut.

Le faux cocher se tenait debout près de la voiture.

—Montez, mam'zelle, dit-il, et ne vous effarouchez pas si vous trouvez quelqu'un sur la banquette... C'est un ami de M. René Moulin.

—Un ami intime... appuya le second bandit en montrant sa tête par l'ouverture. Il vous attend avec impatience, ce cher René...

Berthe ne se défiait de rien.

Le mécanicien, sans doute, avait confié à un homme sûr la tâche de la protéger en route.

Elle monta.

—Vous savez que nous allons un peu loin mam'zelle... reprit Dubief en fermant la portière. Ne vous impatientez pas.

En ce moment, une voiture débouchant de la rue de Rennes arrivait grand train.

—Inutile qu'on nous voie par ici... pensa le faux cocher. Démarrons !

Il escalada son siège, prit les guides et fouetta vigoureusement le cheval qui partit au galop.

Parvenu à une distance de vingt mètres, Dubief se retourna.

La voiture qu'il évitait s'était arrêtée à la porte du n° 19.

—Mazette ! il n'était que temps ! se dit le gredin, et il fouetta de nouveau Milord qui n'avait cependant pas besoin d'être excité et détalait comme un lièvre.

Le fiacre faisant halte devant la demeure de Berthe appartenait au cocher Sans-Souci.

Lorsque ce dernier, payé d'avance par René Moulin, était sorti du cabaret de la rue de l'Ouest pour brider son cheval et se rendre à l'endroit indiqué, il n'avait vu que trois voitures le long du trottoir au lieu de quatre.

—Eh ! Lorient, demanda-t-il en rentrant chez le marchand de vins. Est-ce que tu es venu sans ta guimbarde ?

—Tu veux rire ! s'écria l'oncle d'Etienne avec un commencement d'inquiétude.

—Jamais de la vie !

—Mon numéro 13 n'est pas devant la porte ?

—Non, parole d'honneur !!! Le carabas et le poulet d'Inde se sont envolés...

Les cochers sortirent en toute hâte et constatarent que Sans-Souci disait l'exacte vérité.

Pierre Lorient sacrait, jurait, tempêtait. Depuis vingt-cinq ans qu'il maniait le fouet, rien de pareil ne lui était arrivé...

On inspecta les rues voisines ; on questionna les rares passants.

Dans les rues, aucune voiture ; personne ne pouvait donner le moindre renseignement.

—Va faire ta déclaration au commissaire de police, à la fourrière et à la Préfecture... lui dit Sans-Souci. Moi je file... L'exactitude avant tout.

Et il prit le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs, où nous l'avons vu arriver au moment où Dubief décampait avec le fiacre n° 13.

Sans-Souci, désireux d'accomplir sa mission en conscience, mit pied à terre, sonna, et dès que la porte fut ouverte se dirigea vers la loge.

—Mais c'est donc ici le rendez-vous des cochers,

ce soir !! s'écria la concierge en le voyant ; qu'est-ce que vous voulez ?

L'automédon répondit :

—Je viens chercher une petite dame qui reste dans la maison, elle m'attend et je dois la conduire à l'autre bout de Paris

—Une petite dame ? Comment que vous l'appellez ?

—Mam'zelle Berthe Monestier...

—C'est une demoiselle honnête, et pas une petite dame... et qui c'est-il qui vous envoie ?

—M'sieur René Moulin...

—Et bien ! mon garçon, vous arrivez trop tard.

—Comment, trop tard ? En voilà une sévère !!

Je suis en avance de plus de cinq minutes...

—Possible... mais le positif, c'est que votre commission est faite...

—Ma commission est faite !! répéta le cocher abasourdi. Voyons, madame, expliquez-vous, s'il vous plaît... Je suis payé, je veux gagner mon argent honnêtement... Puisque cette demoiselle m'attendait, elle ne peut être partie...

—Dame !! paraîtrait que vous n'étiez pas le seul commandé pour la chose de trimballer Mlle Berthe ce soir... Un de vos collègues, un gros homme en redingote café au lait bien plus longue que la vôtre, est arrivé voici tout au plus dix minutes... Il venait chercher ma locataire de la part de M. René Moulin... Il est monté, elle est descendue, et ils ont filé... Vous avez dû croiser la voiture...

—Mais ça n'est pas possible !! murmura Sans-Souci.

La concierge admettait difficilement qu'on parût douter de sa parole.

Elle mit ses poings massifs sur ses robustes hanches et s'écria :

—Dites donc, vous figurez-vous par hasard que je suis somnambule et que je rêve tout éveillée !!!

Je m'époumonne à vous donner des explications et vous n'êtes pas content... Flûte alors !... Mam'zelle Berthe est partie, mes locataires sont rentrés, je vais me coucher... Bonsoir, l'homme, et tournez-moi les talons !

Il était clair comme le jour que la concierge ne plaisantait pas.

Sans-Souci se retira la tête basse.

—Mais sapristi de sapristi ! se disait-il sur le trottoir en se grattant l'oreille. Je n'étais pourtant pas en retard !! Qu'est-ce que ça signifie ?... Faut que j'aille à l'hôtel de la rue de Berlin dire ce qui s'est passé, puisque je n'amène personne et que ma course est payée d'avance... Au moins on n'aura pas le droit de supposer que je suis un filou !...

L'honnête cocher remonta tout penaud sur son siège et prit la direction de la rue de Berlin.

* * *

Nos lecteurs se souviennent peut-être que Théfer avait dit à Georges de la Tour-Vaudieu :

—J'irai vous chercher ce soir...

En sortant de chez mistress Dick Thorn, le sénateur s'était rendu rue du Pont-Louis-Philippe sans rencontrer le policier, absent pour affaire de service ; aussi l'attendait-il avec une impatience facile à comprendre.

A neuf heures et demie une voiture s'arrêta devant la maison où demeurait le prétendu Frédéric Bérard.

Théfer descendit de cette voiture et monta chez Georges qu'il trouva prêt à partir.

—Eh bien ! monsieur le duc, lui demanda-t-il, vous avez rendu visite à mistress Dick Thorn ?...

—A Claudia Varni, oui... répondit le sénateur d'une voix sombre.

—Il a suffi de votre présence pour mettre en déroute l'ennemi ?...

—Je l'ai cru d'abord, mais malheureusement je me trompais...

—Mistress Dick Thorn a des armes sérieuses ?

—Oui, et c'est au sujet de ces armes que je veux vous consulter... Peut-être vous sera-t-il possible de me donner un bon conseil...

—Nous causerons de cela en route...

—Pourquoi pas tout de suite ?...

—Parce qu'il est l'heure de partir si vous voulez toujours vous assurer par vos propres yeux que nous tenons Berthe Leroyer.

—Je le veux plus que jamais.